

1

Vautrée sur le canapé du salon, Caroline essaie de déchiffrer le livre qui pèse entre ses mains.

A vingt-deux ans, elle a conservé une relation difficile avec la littérature. Son univers de prédilection est plutôt centré sur son corps qu'elle admire, cajole et entretient avec une passion quasi-mystique.

Bernard a insisté pour qu'elle lise ce livre. Il est son amant depuis maintenant deux ans. Opiniâtre et d'un naturel optimiste, il s'est donné pour objectif de l'habiller d'un voile de culture dont elle se moque comme de son premier string.

Il a cinquante ans et aime les très jeunes femmes. Rien de très original. Une manière agréable d'éloigner la grande faucheuse en tétant des seins gorgés de vie.

Elle est la meilleure copine de Chloé, la fille d'amis intimes de Bernard.

Il ne lui a pas fallu dépenser beaucoup d'énergie pour l'introduire dans son lit. Elle cherchait un riche protecteur.

Elle ne se plaint pas de son choix. Bernard a beaucoup de charme et adore baiser. Elle trouve qu'il le fait très bien.

Alors pourquoi changer ?

Elle n'est guère romantique. Elle n'attend pas le prince charmant. Quant à avoir des enfants et fonder une famille... elle doit d'abord s'occuper d'elle.

Elle veut devenir actrice ou mannequin, ou les deux. Elle ne sait pas encore. Elle est inscrite au cours Florent et fait quelques photos pour une agence parisienne. Elle a été très vite orientée vers la lingerie. Elle n'est pas assez grande, un médiocre mètre soixante-dix et beaucoup trop appétissante pour servir de porte-fringue dans les défilés de mode.

La sonnette de la porte d'entrée vient la délivrer des pages noircies de mots sans intérêt qui lui pourrissent son début de journée.

Elle déplie avec gratitude un corps alangui et comblé. Cette nuit, Bernard a été très affectueux...

Il est onze heures. Elle n'attend personne.

— Tu n’aurais pas un peu grossi papa ?

Simon prend de plein fouet la perfide question de son plus jeune fils.

Son moi hyper-narcissique blêmit sous l’outrage.

Dans la seconde qui suit, un mécanisme pavlovien se met en branle : son ventre se rétracte et ses abdominaux se contractent.

Jules connaît son père depuis plus de quatorze ans. Ses yeux habitués n’ont rien perdu des modifications volumiques du ventre paternel. Il a déjà préparé un petit sourire victorieux.

Petite revanche mesquine, soit, mais efficace et si jubilatoire. Son père n’aurait pas dû critiquer sa chanteuse préférée, du moins celle du moment.

Simon sait pourtant que son fils peut se montrer impitoyable quand il est vexé.

Trois passions constituent le moteur intime de Simon : ses fils, les femmes et lui-même.

Quand Anne, la génitrice, l’a quitté, c’est lui qui a culpabilisé. Il a revêtu avec un plaisir masochiste l’habit du responsable de la future probable souffrance des enfants.

Il sait maintenant que s’il est coupable de quelque chose c’est de se croire le centre du monde.

Les garçons vont aussi bien que le siècle et la société le permettent. Sur l’échelle du bonheur subjectif, ils se situent au-dessus de la moyenne planétaire.

Simon est un affectif quelque peu immature. L’idée de vieillir, de se dégrader, de mourir et de nourrir des milliers de vers affamés le plonge dans une angoisse extrême. Son désir de femmes et son casanovisme puéril procèdent de la même peur existentielle. Il accumule les relations sexuelles pour se rassurer. Il ne fait que se masturber dans le regard de celles qu’il fait jouir.

Tout cela, Simon ne le sait que trop bien, même s’il n’est pas dupe de cette complaisante auto-analyse. Son amour de soi ne le rend ni aveugle, ni stupide.

Un léger sourire lui dé-symétrise la bouche. Il accepte de s’être une nouvelle fois fait piéger par Jules. Le sens de l’humour et de la dérision lui a souvent évité la vulgarité et la médiocrité intellectuelles.

— Non, je n’ai pas grossi, mais toi tu es un petit salopard revanchard.

— Merci pour l’insulte.

— Qu’est-ce que tu veux manger ce soir ? Je ne vais pas te priver de ta pitance pour cause de non-respect de la hiérarchie familiale.

— Pâtes au pesto, ta seule spécialité.

— ...

— Ne fais pas cette tête, je plaisante. Tu sais bien que, pour les pâtes, tu es le meilleur chef du troisième arrondissement. Julien n'est pas là. Au moins, je suis sûr d'en avoir un peu plus que le fond du plat.

Julien, le fils aîné, passe la soirée avec sa nouvelle copine.

Simon en est très satisfait. Du moins, il se force à le croire.

Julien commence à accepter de fuir l'amour castrateur du père.

Simon se dirige vers la cuisine. En passant devant le grand miroir qui trône, avec beaucoup d'originalité, au-dessus de la cheminée du séjour, il ne peut empêcher ses yeux de photographier l'image offerte par le meilleur ami du Narcisse.

L'homme n'est pas très grand, un mètre soixante-quinze, tout au plus. Il est mince, les épaules larges et semble encore assez musclé malgré une quarantaine d'années affichée. Les cheveux et le visage appartiennent à un méditerranéen. Les premiers sont noir-corbeau, longs et épais, à peine veinés de blanc sur les tempes. Le second est mat, composé d'un nez droit, un peu fort, d'une bouche large aux lèvres charnues et fermes, de pommettes hautes et saillantes. Un regard profond, aigu et scrutateur, le rend particulièrement intéressant – il accroche beaucoup les femmes.

Simon égoutte les pâtes au moment où Jules l'appelle depuis le salon.

— Papa ! Téléphone !

— Décroche. Dis que j'arrive dans quelques secondes.

Il n'apprécie guère être dérangé quand il communique avec ses princesses alimentaires. Il les cuisine avec autant de respect, de précision et de passion qu'un grand chef le ferait pour un plat plus prestigieux. Il est hors de question qu'elles ne soient pas al dente. Ses enfants se souviennent encore de la fois où le contenu de la casserole a terminé dans la poubelle parce qu'il les jugeait un peu molles. Une dent de Français non-issu de l'immigration italienne n'aurait pourtant rien détecté d'anormal.

Les pâtes tant vénérées reposent chaudement dans le plat qui leur est exclusivement dédié – le seul objet qui lui reste de sa grand-mère italienne.

Simon se dirige vers l'emmerdeur téléphonique.

Du regard, il interroge son fils.

— C'est Jeanne.

Son irritation disparaît aussitôt. La personne au bout du fil peut tout se permettre, même un crime de lèse-pâtes.

— Oui Jeanne ?

— Excuse-moi Simon. Je sais que tu as horreur d'être dérangé quand tu es en week-end avec tes garçons, mais c'est urgent. Il faut que tu viennes au bureau demain matin. Quelqu'un désire te rencontrer. Une affaire importante.

— D'accord. J'y serai à neuf heures. Je suis obligé de raccrocher, Jeanne, les pâtes attendent leur pesto.

— Ah oui, je vois. Bon, alors à demain.

Jeanne connaît Simon depuis dix ans. Elle est sa secrétaire, sa collaboratrice, son amie. Une femme pour qui il a le plus grand respect.

Simon est détective privé, une profession anachronique et fictionnelle. Les détectives privés se rencontrent dans les romans noirs et sur les écrans de cinéma, pas dans la vie réelle. Ils sont pourtant une petite centaine sur Paris. Simon est le mouton noir de cette profession confidentielle. La plupart de ses collègues sont d'anciens flics ou des ex-gendarmes. Lui était chercheur avant de devenir fouineur rémunéré. Il se définit ainsi, sans mépris pour un métier qu'il aime. Sa mutation professionnelle n'a pas été la conséquence d'une crise existentielle. Elle a été réfléchie, pour tout dire, intellectualisée.

La concurrence n'apprécie guère cette ex-grosse tête dont la réputation et la réussite lui donnent des boutons. D'autant que, dans son agence, il est seul, secondé, du moins officiellement, par la seule Jeanne. Jeanne est la tour de contrôle, l'épine dorsale de leur couple professionnel.

Quand, tout à l'heure, elle lui a demandé d'être présent au bureau le lendemain matin, il n'a pas jugé utile d'en savoir plus. Une confiance totale les unit.

C'est elle qui, l'année dernière, l'a aidé à surmonter une difficile épreuve. Lors d'une enquête éprouvante, la femme qu'il avait le plus aimée, ainsi que deux amis très proches, avaient trouvé la mort.

— Eh bien papa, ta conversation me fait plaisir ! J'adore quand tu t'intéresses à moi.

Jules le regarde mi ironique, mi agacé. Il déteste quand son père lui échappe pour penser ailleurs.

— Excuse-moi. Quelques souvenirs m'ont traversé l'esprit.

Ses yeux, qui ont retrouvé leur regard extérieur, ne peuvent que constater le vide de leurs assiettes.

Seuls y demeurent quelques vestiges de pesto.

3

Simon Maltèse, détective privé.

Il marque toujours quelques secondes d'hésitation devant la porte de son agence avant d'y pénétrer.

Jeanne est déjà présente, assise derrière son bureau. Elle arrive rarement après huit heures.

Il est neuf heures quinze.

Elle lui sourit. Elle sait qu'il ne sert à rien d'évoquer son retard. Simon a une notion très subjective du temps.

— Bonjour Simon. La personne est arrivée.

— Bonjour Jeanne. Tu es allée chez le coiffeur ? J'aime bien.

Il observe avec affection ce visage rond, généreux, mais sans mollesse. Jeanne approche de la soixantaine. Très peu de rides y font référence.

Il se dirige vers son bureau qui jouxte celui de Jeanne.

Une femme l'y attend. Il ne la perçoit que de dos en pénétrant dans la pièce.

— Bonjour Madame.

Elle ne tourne pas la tête pour lui répondre.

— Bonjour monsieur Maltèse.

Il décrit un demi-cercle pour rejoindre son fauteuil qui fait face à la visiteuse.

Elle reste immobile. Elle paraît se désintéresser du mouvement de contournement qu'il effectue.

Durant son déplacement, Simon a la sensation étrange de se trouver dans un champ d'attraction, comme la terre autour du soleil.

Des yeux d'une intensité étonnante réceptionnent le premier regard qu'il pose sur le visage de la femme.

Il est triangulaire, très mince. Les traits sont réguliers, mais singuliers. Ils sont à la fois précis et fugaces. Simon a le sentiment que s'il fermait les yeux, là, maintenant, ils s'effaceraient aussitôt de sa mémoire.

Il ne parierait pas un kopeck sur l'âge de la visiteuse.

Moins d'une minute vient de s'écouler.

Perturbé, il reste figé devant elle. Il ne parvient pas à trouver les premiers mots usuels pour engager la discussion. Il est conscient de son comportement bizarre, mais il ne parvient pas à réagir.

— Je m'appelle Gaëlle de la Renaudière.

Elle prend l'initiative. Il est certain qu'elle a décelé sa confusion. Elle le regarde avec attention, sans ironie. Il ressent de la bienveillance chez cette femme.

— Je vous écoute.

Ces quelques mots le délivrent de son malaise.

— J'ai besoin des services d'un détective privé pour pallier aux déficiences et à la mauvaise volonté de la police.

— Précisez.

Simon a retrouvé un peu d'assurance. Il se la joue professionnel et synthétique.

Gaëlle de la Renaudière sourit, amusée.

— Vous avez raison, je commence par la fin, ce qui ne constitue pas une bonne entrée en matière. J'ai une amie très chère qui vient de perdre sa fille. Elle s'appelait Caroline Martinot. Elle a été assassinée. L'enquête sur le meurtre a été confiée au commissaire Jacques Marchand de la Criminelle de Paris. Caroline habitait avenue Foch. En fait, elle vivait chez son amant Bernard Desmoulins. Elle avait vingt-deux ans, lui la cinquantaine. C'est un avocat d'affaires, très riche, qui dispose de beaucoup d'appuis politiques.

Elle a une voix captivante, à la fois douce et rauque.

Elle s'arrête pour le regarder la regarder.

— Oui ? Continuez.

De nouveau, ces yeux scrutateurs. Il se sent piégé comme un gamin pris la main dans le pot de confiture.

— Vous vous demandez sans doute où je veux en venir ? Ce qui me pousse à vous contacter ?

— Non. Enfin, oui.

— J'en arrive à l'essentiel. Mon amie, Isabelle, est venue me voir, il y a quelques jours de cela, catastrophée. Elle venait d'apprendre que le commissaire Marchand avait décidé, avec l'accord du juge d'instruction, de clore l'enquête. Motif invoqué : pas le moindre semblant de début de piste, d'indice, de témoin, depuis le début des investigations. Isabelle est effondrée et ne comprend pas cette décision. Moi non plus d'ailleurs. Je la trouve pour le moins inhabituelle. J'aime beaucoup mon amie et je suis riche. Je vous propose de reprendre l'enquête pour découvrir ce qui s'est passé.

Elle se tait de nouveau et se réapproprie les yeux de Simon.

Il ne répond pas aussitôt.

— Pourquoi moi ?

Il se rend compte de la naïveté de sa question une microseconde après l'avoir posée.

Qu'espère-t-il ? Quelle lui réponde : par hasard Monsieur Maltèse, j'ai pioché votre nom dans le bottin, ou encore : parce que vous êtes le meilleur sur la place de Paris, ce qui est mieux pour son Ego.

— Oubliez cette question.

— Non, non, je vais vous répondre.

Son sourire s'est fait malicieux, loin de la moquerie.

— J'ai contacté un de vos confrères. Il a décliné ma proposition quand je lui ai demandé de s'occuper de ce meurtre. Il a prétexté une surcharge de travail au sein de son équipe – il s'agit d'une grosse agence. Bien que sa réaction m'ait paru un peu bizarre, je n'ai pas insisté. Je lui ai juste demandé de me recommander quelques confrères. Il m'a cité des noms, puis il a ajouté dans la foulée, de manière méprisante: ne contactez surtout pas Simon Maltèse, il a une réputation désastreuse dans la profession.

Il constate que la malice a délaissé la bouche pour élire domicile dans le système oculaire.

— J'aime bien les êtres qui ne font pas l'unanimité. Ma réponse vous convient-elle ?

Son regard n'exprime aucun doute sur le fait que son interlocuteur va accepter sa proposition.

Cette femme fascine Simon.

De plus, il a un besoin pressant, pour ne pas dire récurrent, d'argent. Ses nombreuses sorties nocturnes et les fréquents voyages à l'étranger qu'il se programme avec ses garçons, le maintiennent en permanence sur la corde raide.

— Bien, j'accepte votre proposition.

— Merci Monsieur Maltèse.

— Avez-vous quelques informations à me transmettre concernant le meurtre ?

— J'en ai peu. Je sais seulement qu'il a eu lieu le matin, au domicile de Bernard Desmoulins. La porte d'entrée n'a pas été forcée, il n'y a pas eu de vol et Caroline n'a pas été violée.

Elle marque un silence.

— C'est tout ?

— Non. Le corps de Caroline a été découpé en plusieurs morceaux. Chacun d'entre eux a été retrouvé dans une pièce différente de l'appartement. Aucune goutte de sang n'a été relevée. C'est tout ce que je sais.

Sa voix est restée posée, calme – mais sans froideur – malgré les macabres images qu'elle véhicule.

Simon ne dégage pas la même sérénité. Son visage s'est figé. Ses yeux noirs ont basculé dans les ténèbres, signe, chez lui, d'une profonde tension.

— Je me souviens maintenant de cette histoire. Elle a fait la une des télévisions, des radios et des journaux, puis, du jour au lendemain plus rien ou presque. Juste un article du Canard Enchaîné qui évoquait, avec une étonnante retenue, le milieu de la finance et de la politique dans lequel gravite Bernard Desmoulins. L'article précisait également que l'avocat d'affaires se trouvait à son bureau à l'heure présumée du crime. Mais, si je me rappelle bien, le découpage du corps n'avait pas été mentionné.

Un sourire énigmatique s'invite sur les lèvres de Gaëlle de la Renaudière.

Simon est intrigué par son silence, troublé par ce sourire.

— Est-ce que vous pouvez me fournir les coordonnées de votre amie ainsi que celles de Bernard Desmoulins ? Il me paraît évident que je vais être amené à les contacter rapidement.

Elle ouvre son sac à main, posé à ses pieds, en tire une feuille de papier pliée en deux. Elle la lui tend.

— J'ai anticipé votre demande.

Simon n'en est pas étonné. Cette femme ne doit guère laisser de place à l'imprévu. Il accepte qu'elle maîtrise la situation sans pour autant se sentir humilié. Elle dégage une autorité évidente, positive et légitime.

— Comment voulez-vous que nous procédions pour la transmission des informations ?

— Joignez-moi sur le portable, mais uniquement si vous avez des éléments nouveaux à me communiquer. Je vous fais confiance, vous savez ce que vous avez à faire. Je ne désire pas obtenir de rapports écrits.

Elle ouvre de nouveau son sac à main duquel elle extrait une carte de visite.

Il ne lui demande rien d'autre. Il est intuitif et sait très bien qu'il n'en saura guère plus, du moins à ce stade de leur relation.

— Bien, je pense que je peux me retirer. Au fait, vous n'oubliez rien monsieur Maltèse ?

Un point d'interrogation s'échappe du visage de Simon

— Vous n'avez pas évoqué vos exigences financières. Etes-vous gratuit monsieur Maltèse ?

— Non.

Il se sent un peu con.

— Je préfère que vous en parliez avec Jeanne, ma secrétaire.

Simon ne fait pas partie des êtres pour qui l'argent est un sujet tabou, méprisable. Bien au contraire, il apprécie l'argent qui lui permet de réaliser certaines de ses envies. Mais il ne sait ni compter, ni gérer. Jeanne, oui.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

Il ne s'est pas extirpé de son fauteuil pour l'accompagner, comme la politesse et le savoir-vivre l'exigent. Ce n'est pas par manque de respect. Il sait – toujours cette intuition propre au détective de bon pedigree – que cette femme n'est, ni en quête, ni friande de ce genre de civilité. Et puis il a envie de la voir se déplacer.

Il n'est pas déçu. Malgré sa petite taille, sa démarche a la grâce d'une danseuse.

Simon est très sensible à la mise en mouvement des corps qu'ils soient féminins ou masculins. Très peu de gens savent marcher. Il s'agit pour lui d'un facteur important de séduction, de personnalité.

La main sur la poignée, elle se retourne avec lenteur. Elle happe son regard comme elle en a maintenant l'habitude. Leurs yeux se disent qu'ils sont contents de cette rencontre.

Elle pénètre dans l'antre de Jeanne.

Simon ressent le vide qu'elle vient de laisser dans la sienne.
Il n'est pourtant pas certain qu'elle y soit venue.